

Le roman contre l'Histoire

Le siècle des nuages de Philippe Forest, Gallimard, 555 p.

Maité Snauwaert

Numéro 238, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65496ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2011). Compte rendu de [Le roman contre l'Histoire / *Le siècle des nuages* de Philippe Forest, Gallimard, 555 p.] *Spirale*, (238), 82–83.

Le roman contre l'Histoire

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

LE SIÈCLE DES NUAGES de Philippe Forest

Gallimard, 555 p.

The word « history » comes from an ancien Greek verb ἵστωρεῖν meaning « to ask ». One who asks about things — about their dimensions, weight, location, moods, names, holiness, smell — is an historian. But the asking is not idle. It is when you are asking about something that you realize you yourself have survived it.
— Anne Carson, Nox

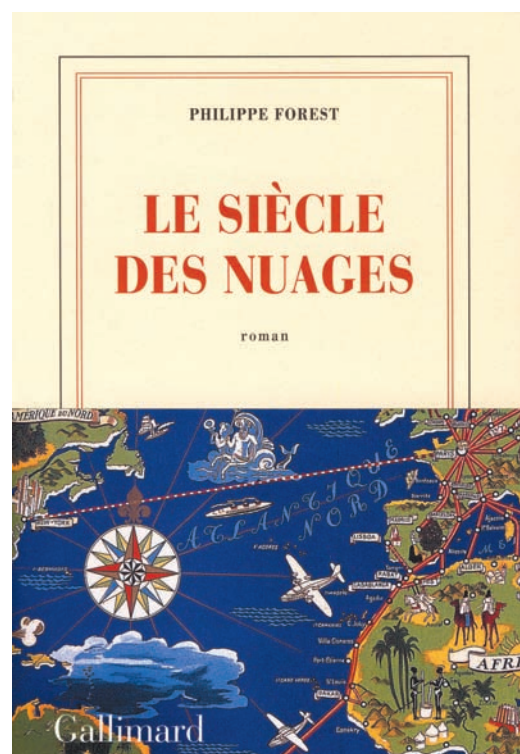
Le dernier roman de Philippe Forest, *Le siècle des nuages*, se présente comme une vaste hypothèse biographique sur la vie du père de l'auteur. Le narrateur procède d'une façon déductive, tâchant d'extraire des morceaux de l'identité officielle ce qu'a pu être, probablement mais sans certitude, l'identité intérieure de cet homme qu'il avoue si peu connaître. Ce n'est donc pas son affect, extrêmement effacé, qui guide le récit, mais une reconstitution laborieuse. Par là, Philippe Forest poursuit le travail de critique de la biographie qui est le sien depuis le début de son œuvre de romancier. Pas d'effet de dissimulation ou de ces détours et masquages identitaires qui sont le propre de l'autofiction, mais aucune garantie non plus, de sorte qu'aucune prétention de vérité n'émane de ce portrait lacunaire et au fond assez peu attachant. L'accent est mis sur le caractère aléatoire du destin d'un « lui », présenté comme l'application d'une volonté et d'une obstination qui, mises ensemble, pourraient avoir nom de vocation ; en même temps que le résultat d'un jeu de circonstances absolument fortuit.

CRITIQUE DE LA MONUMENTALITÉ DE L'HISTOIRE

C'est aussi bien l'Histoire qui se voit ainsi mise en cause comme vaste récit ordon-

nançant rétrospectivement et « depuis le confort d'un improbable futur » (l'expression revient à plusieurs reprises) ce qui n'était que chaos, désordre et improvisation, aléas ou encore décisions prises par intérêt par quelques-uns, et qu'un regard surplombant s'efforce pourtant d'évaluer à l'aune de catégories méritoires comme la volonté, la politique. Pourtant, dans le temps où se vivent des vies d'hommes au point qu'elles s'agencent en Histoire, y auront seuls présidé des enchaînements improbables ou trop probables, sans qu'on puisse à quelques exceptions près parler véritablement de courage et encore moins de mérite. La position n'est pas cynique, car tout ne se vaut pas au sein de ces décisions, fusent-elles peu éclairées, puisque privées, lorsqu'elles sont prises à partir de ce « recul de l'Histoire » que nous avons pour les juger. En partie sans doute pour dédouaner son père de ne pas avoir été un de ces précurseurs, de ces éclaireurs du siècle qui en auraient saisi par avance les enjeux et les erreurs, Forest insiste plutôt sur la fausseté prétentieuse qu'il y a à se servir du recul de l'Histoire pour revoir et, aujourd'hui singulièrement, réviser ce que fut l'Histoire du *xx*^e siècle.

Ainsi la même critique organise-t-elle la conception de l'Histoire avec un grand H et celle de l'histoire minuscule des hommes. Dans les deux cas, l'auteur tente



de faire valoir le caractère imprévu de ce que vivent les humains, individus ou groupes, depuis l'engagement dans un métier ou une carrière, y compris militaire, jusqu'à l'engagement des nations dans la guerre, et dont les lourdes conséquences définiront ce qu'on appellera une vie ou ce qu'on appellera Histoire.

UNE HISTOIRE DU *XX*^e SIÈCLE

Particulièrement intéressante et nécessaire est à ce titre la « revisite » par Forest de la période d'Occupation en France, dont il reste beaucoup à dire, et qu'il présente comme un épisode de mollesse et de vague, d'indécision et d'incertitude du

point de vue de la population, du moins pour cette classe moyenne supérieure de province qui, dans la zone non occupée, est dans un premier temps moins directement touchée. La forte polarisation à laquelle nous ont habitués les innombrables reconstitutions de cette période se voit ici contestée par un modèle plus faible, mineur, qui dit la honte de la collaboration mais aussi l'absence plus générale de discernement d'une population qui n'est pas devenue en une nuit politiquement conscientisée et pour qui les nœuds du conflit sont parfois loin bien que, par la radio, l'information entre dans toutes les maisons. Ce portrait de la France que l'auteur dessine à travers l'histoire modeste d'une famille de province, la sienne, c'est celui des gens du milieu, ni farouchement progressistes ni idéologiquement réactionnaires, porteurs de valeurs traditionnelles qui n'étaient pas, avant le conflit central du *xx^e* siècle, à ce point dichotomiques. Ce n'est pas un plaidoyer, non plus qu'une accusation ; plutôt un enregistrement, plus lucide que désillusionné, qui tente de rendre à chacun — à travers la figure en quelque sorte statistique de ce père — la chance qu'il a eue ou non d'être un héros ou un lâche, de faire l'Histoire ou de la regarder passer.

Ainsi *Le siècle des nuages* est-il d'abord une histoire du *xx^e* siècle, entremêlée à celle de l'aviation que l'auteur présente comme le paradigme de ce siècle. Avec lui s'est terminé un rêve : celui de pouvoir élever l'homme dans les airs, l'un des derniers rêves à s'ajuster encore aux mythes antiques, et s'est éteint cet homme qui pour lui l'incarnera, décédé en 1998. À la façon du *Bruit et la fureur* de Faulkner, le roman propose pour titres de ses chapitres des dates, qui, échelonnées de 1903 à 1998, entrecroisent celles marquantes de l'invention aéronautique et de l'histoire paternelle. Mais si ce siècle est paradoxal et douloureux, c'est qu'il est celui de la réalisation du rêve — voler, l'un des plus vieux rêves de l'homme — et celui du saccage même de ce rêve, la traversée de l'air troquant presque aussitôt sa légèreté rêvée pour le largage de bombes, autorisant les plus grands carnages de l'histoire. La puissance de feu de la Luftwaffe et l'hécatombe d'Hiroshima sont ainsi les éminents et désastreux exemples de cette conquête du ciel et de son règne sur la terre, la double déchéance d'Icare. Ce qui se présentait comme le progrès d'un

monde à venir devient l'un des symboles les plus sûrs que l'acquisition d'une puissance physique supplémentaire et le gain d'un pouvoir inédit contre la pesanteur — condition de l'homme — ne peuvent résulter qu'en des déchirements plus atroces qui l'éloignent davantage de son humanité.

UNE HERMÉNEUTIQUE DU VIVRE EN MODE MINEUR

Dans le portrait de cet homme et des conflits politiques dont il a été le témoin plutôt que l'acteur, dans celui des innovations technologiques dont il a été l'acteur quoique en partie fortuit, le père apparaît au fond comme le produit de son époque, l'échelle de sa vie, masculine, calquée sur le choix d'une carrière avec laquelle il s'est tout entier confondu. Le roman évoque ainsi *Les années d'Annie Ernaux* (2008), où se lisait à travers l'histoire d'une femme en quelque sorte statistique une histoire au féminin du *xx^e* siècle français. L'éthos temporel qui se dégage du *Siècle des nuages* est similaire qui montre un temps des années rapide, vivace, subjectif, fuyant mais vécu comme une progression, sinon comme un progrès. Il ajoute toutefois un autre pendant qui est le temps du siècle, monumental et pesant en dépit même de la critique de la monumentalité de l'Histoire qui est explicitement celle du roman.

Le siècle des nuages offre avec les précédents romans de l'auteur un contraste majeur, et c'est l'absence de lien entre le narrateur et son sujet. Elle peut, étant donné l'objet du portrait, sembler polémique. On retrouve bien dans le texte le motif de la *reprise*, organisateur des ouvrages antérieurs et qui est un motif du lien. Mais la poétique intertextuelle s'est détendue qui tenait les personnages entre eux (*L'enfant éternel*), les attachait à des figures de ressemblance puisées dans l'histoire littéraire (*Sarinagara*), ou alimentait la relation d'amour, fût-elle intermittente et saccadée (*Le nouvel amour*). Le récit, impersonnel à l'extrême, met en scène le plus minimalement du monde le narrateur, comme s'il lui importait de laisser toute la place à cette stature de géant de l'aviateur, figure d'un autre temps et qui en fut en quelque sorte à ses yeux l'entier dépositaire. Faute d'un *alter ego* littéraire, le père devient ce monument à la mémoire duquel revient au fils de

construire une histoire, voire un tombeau, qui ait pour arrière-fond la chronique de l'aviation. Mais celle-là, bien qu'elle lui soit étroitement liée, se déroule à côté de celle-ci. Présenté comme un personnage en retrait, d'une efficacité toujours discrète, le père devient cet homme qui semble être passé à côté de sa propre vie. Sans doute est-ce l'enjeu de l'entreprise, et c'est là qu'elle rejoint le plus justement l'ensemble de l'œuvre de Forest, en montrant où cette conviction prend naissance : la vie n'est pas quelque chose qui se possède, seulement quelque chose avec quoi, parfois, on coïncide.

Après avoir écrit sur des vies infiniment signifiantes, même lorsque, comme avec le poète japonais Issa, il s'agissait de montrer qu'elles n'étaient exemplaires qu'à être « *comme la nôtre sans savoir ni secours* », l'auteur fait le récit de quelqu'un d'anonyme, qui n'a pas même pour lui — comme les figures des fictions biographiques contemporaines dont les *Vies minuscules* de Pierre Michon sont devenues le modèle — une humilité sociale que l'écriture pourrait transfigurer en légende. La conséquence est double : d'une part, l'ensemble de l'histoire du père, comme d'ailleurs des parents, nous semble infiniment désuète et lointaine, organisée en son centre par une absence profonde, qui dresse le portrait d'une vie comme « *épreuve vaine du temps* ». D'autre part, s'entérine par là, à revers de celle du légendaire contemporain, la seule leçon du père : il n'y a pas de leçon. « *Ne leur léguant rien : aucune vérité, aucun précepte pour guider leur existence. Ou plutôt : leur léguant ce "rien" qui est la seule chose qu'un père puisse transmettre à ses fils. Nul enseignement sinon celui, silencieux, qui oblige ceux-ci à refaire eux-mêmes et pour leur propre compte la vaine et perpétuelle expérience inchangée de la vie.* » Rejoignant toute l'éthique de l'œuvre de Forest, ce dernier roman reconduit la « morale » sans morale d'une liberté radicale, où chacun a à charge la responsabilité de sa vie. Jusque dans l'insolite du désarroi où cette pensée nous laisse, chaque vie doit s'inventer, et ce sont donc les vies particulières qui indéfiniment demandent une herméneutique. Tandis que l'Histoire, même lorsqu'elle devient politique, n'est peut-être que l'assemblage maladroit de ces vies, en partie contingent, précisément parce que ne l'organise aucun récit. |